

PREMIERE PARTIE

Il s'appelle Julien...

En Cévennes, début d'automne.

Debout sur le pas de la porte-fenêtre entr'ouverte, il restait là ; immobile, regardant la plaine sous ce vent brutal qui soufflait en rafales incessantes depuis qu'il était arrivé chez lui. Il était bientôt vingt et une heures.

- Si d'ici un tour d'horloge cette purge de mistral ne tombe pas, alors il va repartir pour trois jours de plus, se dit-il. C'est le dicton du coin: on dit que le vent du nord est comme la pisse chaude, qu'il marche par trois ; s'il ne tombe pas vers les dix heures du soir tu en prends pour un tour supplémentaire. C'est ainsi : trois, six ou neuf jours. Au-delà, tout le monde sait que ce vent démoniaque est tellement fatigué d'avoir secoué la nature qu'il s'arrête aussi vite qu'il s'est levé.

Les platanes du bord de la route voyaient donc fuir leurs dernières feuilles jaunies et les hauts peupliers bordant la rivière ployaient leurs branches déjà déplumées comme un vassal qui se prosterne en signe de soumission devant la puissance de son maître. La plaine semblait avoir mis sa robe d'hiver en laissant pâlir les herbes des bords des champs ; dans quelques jours les premières gelées blanches finiraient de les rôtir et la couleur marron clair règnerait définitivement sur ces hectares plats habituellement peuplés de plants de melons et de courges. Au-dessous de lui, le grand pré qu'il dominait montrait ses mottes d'herbe rase et les traces des pneus qu'un camion y avait incrustées. Il pensa que cela était la conséquence du déménagement de sa sœur.

Au loin, dans la faible clarté de ce soir d'automne il distinguait encore – mais pour bien peu de temps – les créneaux des deux tours du château de Ravières qui, depuis des

siècles, se dressait à l'entrée de la plaine ; sentinelle dans des époques révolues puis devenu, au fil du temps, le témoignage vivace de ces périodes incertaines et mouvementées.

Du village d'en face il ne voyait plus grand-chose, la lumière trop faible de cette fin de jour ne lui offrait pas ce plaisir, mais bof !!! il connaissait si bien ces lieux où il avait passé toute son enfance et une partie de sa jeunesse qu'il aurait pu dire, au jugé, le nom de presque tous les propriétaires des maisons et des fermes qui l'entouraient. Peut être que seul le curé avait dû être remplacé parce qu'il était déjà bien âgé lorsqu'il s'était éloigné du clocher et de ce lieu voici plus de dix ans. Pour le reste, il était certain que demain, quand il irait chercher son pain et le journal, il arpenterait les pavés des mêmes rues en pente que lorsqu'il était plus jeune, reverrait le portail d'entrée, le préau et la cour de l'école où, avec sa sœur, ils firent leur première rentrée des classes ; qu'il rencontrerait les mêmes gens qu'auparavant et qu'il serait reconnu.

Une chauve-souris rassa les tuiles rondes de la poutre sablière de la terrasse et lui fit lever les yeux. Le ciel était limpide, propre comme un sou neuf, lavé, essoré de tout nuage, de toute vapeur d'eau. Face à lui, la grosse boule orangée montrait le bout de son nez juste au-dessus de l'horizon, cette ligne noire que faisait la masse des arbres de la forêt, à gauche de la maison ; dans peu de temps ce serait une nuit de pleine lune. Au loin une chouette hululait et, sur la petite route, une voiture passa en trombe, tous phares allumés. Une rafale de vent plus forte que les autres arriva, comme pour dire que c'était la dernière ? comme si le vent faisait son baroud d'honneur ? comme pour lui faire sentir qu'il n'était pas assez vêtu ? que la température était un peu frisquette ? Alors, il rentra dans la pénombre du grand salon pour allumer le feu dans la cheminée et prendre possession de l'un des deux fauteuils restés là. Seuls les chuchotements des flammes dans l'âtre et les crépitements des bûches de chêne vert et d'arbusier qui s'y consumaient vinrent alors interrompre le silence qui l'entourait. La grande maison dormait, recroquevillée comme un bombyx dans son cocon et il aimait retrouver cette ambiance de solitude, perdue depuis bien longtemps.

A la lueur des flammes tremblantes il se retrouvait ainsi dans Noyettes, la maison familiale, celle que sa mère avait

quittée pour toujours voici déjà un an et que son père n'avait que peu habitée puisque, bien longtemps avant elle, il s'en était allé voyager définitivement dans un royaume toujours promis mais encore inconnu des gens d'ici bas. Ses parents l'avaient achetée peu après le suicide du vieux papé Bédigas quand, un soir d'avril, Michèle sa mère, annonça à son homme rentrant de son travail qu'enfin leurs efforts pour avoir un enfant étaient couronnés de succès. La dernière de leurs nombreuses tentatives avec traitements aux hormones et inséminations n'avait pas été vaine ; d'autant plus que cette grossesse tardive et tant espérée promettait des jumeaux. Pour se consacrer totalement à sa progéniture, Madame la notaire décida derechef de vendre les parts qu'elle détenait dans l'étude d'Alès, de vendre aussi le mas de Malataverne dans la vallée du Galeizon - ce joli mas qu'ils habitaient depuis leur mariage - et de se retirer ici, au calme et au large, en plein dans la campagne cévenole. Le coin lui avait plu, elle avait décidé de vivre là et son mari avait simplement dit : "si c'est ce que tu souhaites"...

Noyettes ne date pas d'hier ! C'est une ancienne bâtisse qui a vu passer plusieurs générations de ces autochtones un peu rustres et têtus qui peuplent le piémont des Cévennes. Elle est bien calée contre la pente sévère de l'une des premières montagnes qui forment, avec les collines raides et les vallons encaissés, le haut du Pays Grand Combien. Orientée plein sud, mais pas assez abritée des vents du nord pour être considérée comme un « Petit Nice », elle regarde d'un air supérieur les deux ou trois maisons bien plus modestes qui se trouvent à quelques centaines de mètres d'elle, là-bas sur le versant d'en face. Elle dépend du village de La Bégude qui n'est pas bien loin ; trois cents mètres à peine au-delà du charmant ruisseau coulant de l'autre côté de la route et qui, tout en musardant dans la petite plaine, va finir sa course là-bas, dans le Gardon. D'ici on entend sonner les heures au clocher de l'église et, un mercredi par mois, la sirène de la mairie qui s'essaie en vue d'un appel d'urgence, des fois que... Derrière elle c'est, encore par endroits, le royaume des chênes verts, des kermès et des cadés mais, aussi, de rares arbousiers parce que pour peu de temps le terrain y est encore calcaire. Ensuite, bien plus haut mais pas très loin, c'est le schiste cévenol qui reprend ses droits et cela devient le domaine des pins noirs aux troncs rectilignes,

des châtaigniers séculaires, des genêts, de quelques poiriers et merisiers sauvages, des hautes fougères et de quelques courageux mimosas. Depuis la route un petit chemin gravillonné, bordé de buis bien taillés, permet d'accéder à Noyettes. Quand on y arrive, la première chose que l'on remarque c'est cet escalier monumental qui s'impose face à cette massive et lourde construction toute en pierre de couleur ocre ; un mélange de demeure bourgeoise et de magnanerie encadrée de chaque côté par six énormes palmiers chamaerops et deux séquoias géants.

C'est une construction classique, simple. Sa façade ne présente aucun artifice incongru pouvant être interprété comme du « m'as-tu vu ». Non ! Une bonne et grosse maison comme on savait faire ici à une certaine époque ; large, à un seul étage, ouverte presque entièrement sur une terrasse abritée qui court sur toute sa longueur. Son toit, à deux pentes dissymétriques fait de tuiles rondes parfois moussues au rouge délavé par le temps, se prolonge donc sur cette terrasse, l'abritant ainsi en toute saison car supporté par un mur de façade fait de six beaux piliers en pierre taillée reliés par quatre arcades en plein cintre.

De l'extérieur, en trois paliers, on parvient directement à la terrasse et aux pièces à vivre par un imposant escalier central bordé par des balustres ; un de ces vieux escaliers très évasé en bas mais se rétrécissant au fur et à mesure qu'on le grimpe, vous offrant ses marches basses, larges et arrondies pour vous assurer une montée avec aisance. Sur chacun des paliers sont scellées deux jarres d'Anduze, mais en cette saison les habituels géraniums colorés qui y fleurissent dès le printemps ont déjà été victimes de la première barbaste. Au rez-de-chaussée, de part et d'autre de l'escalier, deux grandes portes fenêtres vitrées flanquées de deux grands portails en plein cintre et en bois de châtaignier sont en harmonie avec les arcades de la terrasse. C'est là que sont les dépendances pour l'été parce que de plain pied ; c'est plus commode pour jouer au ping-pong, pour utiliser le spa et remiser tables, bains de soleil, hamac et fauteuils de jardin.

Sur le côté gauche, un peu en retrait de la maison, l'ancienne clède a été réparée puis transformée voici plusieurs années.

rassurer sur ce point et lui parler des affaires restées dans la cléde. Comme il le pensait, elle lui dit que tout ce qu'il y avait encore dans la maison était à lui, qu'il pouvait en disposer à sa guise : elle avait fait enlever les choses qu'elle entendait conserver ou qui lui avaient appartenu puis donné ou bazarde tout le reste.

Elle allait bien, pensait qu'il en était de même pour lui et souhaitait qu'il mette un gros chandail sur son cœur dénudé ; lui qui l'avait mis à poil pour les beaux yeux d'une femme à laquelle il ne devait plus penser.

A peine venait-il de ranger son nouvel appareil coréen dans sa poche qu'il vit passer à deux pas de lui une belle femme blonde montée sur des talons hauts, drapée dans une longue redingote noire du plus bel effet.

Ne l'apercevant que de dos, il n'eut pas le temps de se dire que cette silhouette lui rappelait quelqu'un... mais qui ? ... et voilà que la belle en question avait fait demi tour puis, en trois pas, vint se planter devant lui, droite comme un piquet de vigne et lui lança :

- Toi, ici ?

- Ô punaise ! Ben ça, alors...

- Heureusement que je suis revenue sur mes pas, dit-elle, sinon tu me laissais passer sans même me dire bonjour !

- Chère Géraldine, tu es tellement belle que je n'aurais jamais osé t'aborder, lui répondit-il en riant mais tout en lui passant un bras autour de la taille pour l'attirer à lui et l'embrasser tendrement sur la joue.

- Je crois que tu m'appelais Gégé, dans le temps. Ingrat, va !

- Assieds-toi, je t'en prie. Tu as bien un petit moment ?

- Pour toi je ferai une exception. Dis-moi ce qui me vaut la chance d'une pareille rencontre, d'une retrouvaille aussi inattendue ? tu reviens te perdre dans ta ville ? ce si petit trou ?

- Je suis à Noyettes pour quelques jours.

- J'ai appris le décès de ta mère l'an dernier. Trop tard pour venir à ses obsèques ; et comme tu m'as laissé tomber sans donner d'adresse...

- Il est vrai que je t'ai quittée un peu rapidement. Tu es vraiment resplendissante.

- C'est l'avantage des femmes, on masque les rides naissantes et on cache les premiers cheveux blancs. Ce n'est pas comme toi, dis... il me semble que tes tempes deviennent un peu poivre et sel, dit-elle en riant.

- Toujours femme libre ?

- Oui... et toi ? toujours prisonnier avec ta parisienne ? ton mannequin ?

- Euh !... enfin. Presque... libre depuis quelque temps.

- Tiens donc ; c'est récent ?

- Très... C'est aussi un peu pour cela que je suis ici... et aussi pour la vente de la maison. Avec Carole on a décidé de s'en séparer.

- Dommage ! Une aussi belle demeure.

- Que deviens-tu ? Tu travailles, j'imagine. Toujours dans l'immobilier ?

- Pas du tout. C'est de la vieille histoire. Depuis quatre ans je suis une des deux secrétaires particulières de Monsieur le député-maire.

- Non ! Dans la politique ? Toi ?

- Ce n'est pas de la politique mais du secrétariat, de l'organisation.

- Oui, bon ! Tu n'oses pas appeler un chat un chat. Pourtant...

- Je t'assure que c'est vrai. Et c'est un boulot passionnant. Que j'aime beaucoup.

- Ton député t'autorise-t-il à prendre un thé avec moi ?

- Je veux bien un chocolat ; je suis toujours aussi gourmande, tu sais.

Presqu'une heure s'écoula. Avec le temps il ne paraissait pas que les sentiments qu'ils avaient naguère éprouvés l'un pour l'autre se soient tellement dilués dans la fuite des jours.

- Quand même, tu aurais pu donner au moins une fois de tes nouvelles ! Je n'en ai eu que par les articles de journaux. Monsieur était en Chine, puis au Nicaragua... on le voyait en Australie...et nous, on ne l'a plus vu, ici. Lâcheur, va !

- Tu aurais sans doute un peu de temps de libre pour un repas en tête à tête ?... afin que je me fasse pardonner ? En toute amitié, bien sûr...

- Volontiers. Ce sera avec plaisir.

- Je te laisse le choix du lieu et du moment. Voici mon numéro de box-view. Si je ne réponds pas tout de suite, insiste ou rappelle car je ne l'ai pas toujours près de moi. Je vadrouille beaucoup autour de la maison.

- A courir les filles ? ajouta-t-elle en riant.

- Idiote, tu n'as pas changé, vaï...

- O.K. Je te quitte. A bientôt.

Ils s'embrassèrent amicalement.

Elle partit toute aussi enjouée, tout aussi vite, aussi légère et aussi décontractée qu'elle était venue.

Une plume volait au vent du sud ? c'était elle ; une fleur égayait un cœur en friche ? c'était elle. Et si elle venait justement égayer un peu le sien ?

Julien quitta la terrasse. En passant près du tribunal, au kiosque " La Presse " il se chargea les bras de revues, de journaux et du magazine économique auquel il était habitué. Il avait ainsi pour plusieurs jours de lecture.

- La vie offre parfois de bien drôles bizarreries, se dit-il.

Aujourd'hui il avait eu un rendez-vous prévu et manqué qui avait été suivi d'une rencontre imprévue et adorable.

C'était somme toute une bien belle journée.

Quand il rentra chez lui il découvrit un billet glissé sous la porte.

Il lut : *" Je suis passé à 4 h. Viens jeudi soir vers 6 h. Si c'est d'accord, dis-le à Claudette - N'apporte rien, ma femme a tout prévu. Alain "*.

- Jeudi ? se dit-il. Mais c'est demain. Il ne perd pas de temps, le bougre.

Il n'avait pas fini l'inventaire des choses qui restaient dans la clède.

DEUXIEME PARTIE

Faut pas confondre:
le boudin et l'amour sont deux choses différentes.

Déjà six mois qu'il avait investi Noyettes en complète propriété.

Le soleil était haut, inondant la petite route qui montait en pente douce vers la maison et quelques oiseaux donnaient là un grand concert. Main dans la main, du pas des amoureux, ils allaient en cette estivale saison où fin juin offre des jours plus beaux ; il faisait déjà chaud et la lumière était forte. Ils s'arrêtèrent un peu pour contempler à leurs pieds le panorama qui s'étalait en descendant vers la petite rivière bientôt à sec ; ce n'était que fleurs, oiseaux et beauté romantique. Elle appuya un peu sa tête contre son épaule.

- On le fera quand, ce bébé ? lui dit-elle.

Il la regarda un peu étonné. Voilà donc qu'elle remettait le couvert. La première fois qu'elle lui avait posé la question c'était début décembre ; pour l'intronisation de Julien dans les Chevaliers du Boudin Noir Cévenol. Il se souvenait très bien, non seulement de cette sympathique soirée mais, surtout, de la folle nuit qui suivit.

**Rousson,
château de Trouillas, fin mars.**

A son retour de Paris, il était allé à la boulangerie récupérer tout le bazar qu'il avait commandé à la grande surface d'Alès : boissons diverses, amuse-gueules et victuailles de toute sorte qu'il s'était empressé de mettre au congélateur. La boîte à lettres contenait diverses publicités ainsi qu'un courrier marqué « Personnel ». C'était une invitation en lettres gothiques rédigée à la plume et encre de Chine.

Une circulaire passe-partout était jointe, expliquant qu'il fallait que les Chevaliers en exercice se présentassent en habits traditionnels, coiffes officielles et insignes royaux colorés. Il avait donc prévenu Géraldine en lui recommandant, encore une fois, d'être très ponctuelle puis il s'était rapproché de son parrain Alain pour régler et apprendre de lui les derniers détails de la cérémonie.

Géraldine arriva à l'heure dans son mignon coupé rouge qu'elle laissa devant la maison. Dans le clac-clac caractéristique des talons hauts de ses petites chaussures vernies, elle grimpa rapidement le grand escalier de la vieille demeure et se présenta à lui souriante, parfumée, enjouée, heureuse comme une gamine de quinze ans qui va à son premier rendez-vous. Depuis qu'il la lui promettait cette soirée ! Après un long baiser, à peine chaste - mais il n'était pas l'heure de faire des galipettes et déranger le bel ordonnancement de leurs tenues - il la détailla un peu plus, le temps d'enfiler son pardessus, de prendre ses papiers et de trouver les clés de son véhicule. Elle avait relevé ses cheveux en un chignon désordonné d'où pendaient des bouclettes qui ne cachaient qu'illusoirement deux pendentifs de brillants torsadés assortis à un fin collier portant un petit anneau au centre duquel brillait un diamant lançant des feux accrocheurs. Elle avait particulièrement soigné son visage qui paraissait avoir un teint de pêche dorée en harmonie avec ses paupières couvertes d'un léger à plat gris foncé faisant ressortir ses longs cils noircis au mascara qui donnaient à ses yeux bleus une profondeur dans laquelle il aimait se perdre.

Elle lut le carton qu'il lui tendit.

« Pour son 35^{ème} chapitre, ce samedi 31 mars à vingt heures, le Grand Maître de la Confrérie du Boudin Noir Cévenol aura le plaisir de vous accueillir au château de Trouillas – commune de Rousson – avec votre parrain et vos invités afin de vous remettre votre collier de confrérie. »

Ainsi été rédigée l'invitation officielle.

Dans la nuit qui pointait le bout de son nez, ils partirent joyeux ; c'était le moment.

- Nous allons donc à Rousson ?

- Eh, oui. Au château.

- Tu es un sacré cachotier, tu sais.

- Ce fut une surprise pour moi, ensuite j'ai choisi qu'elle le soit aussi pour toi.

Tout en conduisant, il lui conta alors l'aimable piège dans lequel son ami Dupieu l'avait fait tomber dès son retour au pays.

- Pourquoi souris-tu ?

- Pour rien, comme ça. J'ignorais que tu aimais tellement le boudin.

- J'adore, surtout quand il est nature, sans inclusion d'oignon ou autre artifice, servi avec une simple purée de patates et des tranches de pommes grillées. Je n'ai pu refuser un tel honneur... d'autant que cela me donnait une occasion de plus de t'avoir avec moi.

- C'est gentil, ça. Tu as changé d'eau de toilette ?

- Oui, un achat à Paris. Je l'avais oubliée... alors il a bien fallu...

- Ça sent bon. C'est quoi ?

- « Pour l'Homme » de Léonard, une très vieille production remise au goût du jour, paraît-il.

- Belle idée que de faire cette réception dans ce magnifique château.

- Tu le connais ?

- Très bien. A l'Office de Tourisme nous y envoyons beaucoup de touristes, tu sais. Tu ne le connais pas ?

- Non.

- Tu verras. Il a belle allure. Parce qu'il a quatre tours d'angle avec des meurtrières et une cour intérieure, on dirait un

château féodal alors qu'il n'est que du 17^{ème} siècle. Rien n'a changé depuis sa construction.

- Sauf les propriétaires, sans doute ?

- Même pas. Ce sont toujours les descendants du bâtisseur qui sont là, de succession en succession. Il appartient à la famille Bary-Cabissole, des gens charmants que je connais bien. Le 8 juin 1629, le cardinal de Richelieu accompagnait le roi Louis XIII pour signer la Paix d'Alès qui mettait un terme aux premiers épisodes des guerres de religion. Il logea à Rousson, au château, dans une belle chambre que, depuis, on appelle « La Cardinale ».

- Félicitations Madame la Chef de l'Office du Tourisme. Vous m'avez bien renseigné.

- Tu vois comme tu es mesquin... je te rancarde historiquement sur un sujet que tu ignores et tu te moques de moi.

- Mais non, Gégé, j'adore tout ce que tu me dis. Excuse-moi.

En quatre virages, la petite route bordée de pins les avait amenés maintenant sur une terrasse carrée exceptionnellement transformée pour ce soir en parking. De là, par temps clair, pour sûr que la vue devait être exceptionnelle ; l'horizon devait aller bien au-delà du mont Bouquet, sans doute jusqu'au Ventoux et même plus loin. Il y laissa son véhicule. Sur le pas de la séculaire porte d'entrée du château, ils furent chaleureusement accueillis par les jeunes châtelains, déposèrent pardessus et redingote sur des porte-cintres près de la gigantesque cheminée, dans l'ancienne salle voûtée transformée en vestiaire pour l'occasion et prirent, toujours au rez-de-chaussée, la longue galerie au plafond également voûté. Se dirigeant vers le grand escalier, ils longèrent l'imposante séparation vitrée au travers de laquelle ils virent que bien des invités fumeurs étaient là, par groupes, dans la cour carrée intérieure aiguayée par des arbustes, des buis et des romarins, chacun discutant et tirant sur sa clope avec un verre à la main. Le futur impétrant et sa copine n'étaient pas en retard, certes, mais loin d'être les premiers arrivants à cette réception. En accélérant le pas, ils gagnèrent donc le bout de la longue galerie pavée de pierres plates où ils furent accueillis par Alain Dupieu en grande tenue.

***Samarkand,
Mardi 17 avril .***

Seize camions chargés comme des chameaux, trois vieux autocars âgés de quinze ans bourrés de gens ordinaires et onze voitures, parmi lesquelles la sienne faisait figure de "moins moche", prirent la route ce matin là, encadrés par un véhicule militaire à l'avant et un camion avec une mitrailleuse sur son toit en guise de serre-file. Entre les deux villes il n'y avait rien d'autre à voir que la nature ; la radio de bord diffusait en continu des diatribes et discours qu'il ne comprenait pas, alternant avec de rares musiques du cru qu'il n'aimait pas. Julien s'emmerda ferme au volant de sa bagnole non climatisée. Heureusement que le temps était au beau fixe parce que le trajet dura quand même huit heures.

A l'arrivée on lui tamponna son livret de route ; sans doute pour vérifier qu'il ne s'était pas évaporé dans la nature durant le parcours.

Lorsqu'il eut montré son visa et ses papiers d'identité au poste de police le plus proche de son hôtel et répondu aux questions d'usage d'un policier barbu mais poli, il obtint alors son billet d'accès pour le centre de la ville de Samarkand. Billet tamponné en poche, il s'installa dans la chambre qu'il avait retenue dans un des meilleurs hôtels de la ville: "Le Président" dans Shokhrukh Street, non loin du Gour-Emir, un édifice que son guide touristique conseillait de visiter. Après avoir apprécié une douche réparatrice il téléphona brièvement à Géraldine pour donner des nouvelles et gagna le restaurant.

Le soir était tombé rapidement ; dans le ciel seule une trainée couleur saumon s'attardait au loin, là-bas, sous une barre de nuages gris foncé, délimitant l'horizon. Il avait pris son guide touristique mais enfermé son appareil photo dans sa valise à serrures codées. Autour de sa taille, par dessus son pantalon, il boucla sa ceinture de routard dans laquelle il avait enfermé, par une fermeture Eclair, son argent en billets de cent dollars U.S. minutieusement pliés. Ainsi, enfilé dans la doublure et serré contre ses reins son pognon ne risquait rien. Sur le devant, les deux petites poches latérales contenaient ses papiers personnels, sa carte de crédit bancaire et un porte-clés à diode lumineuse au bout duquel pendaient les clés de

verrouillage de sa valise et de son sac. Dissimulée sous un ample pull over léger, en coton, bien malin eût été celui pouvant deviner où se trouvait sa fortune. Il referma son anorak, se coiffa de son chapeau australien et, en pensant que cette tenue allait être celle de rigueur durant son séjour ici, mains dans les poches, il s'en alla par University Boulevard jusqu'au rond point Temyp. Prenant ensuite sur sa droite Bustonsaroy Street, il aperçut à moins de deux cents mètres la silhouette imposante du Gour-Emir éclairée par de puissants projecteurs. Son œil d'architecte averti fut tout de suite attiré non seulement par la belle colonne à cime évasée en trompette mais, surtout, par la coupole en briques nervurées couleur azur. Elle devait bien faire quinze mètres de diamètre et presque autant de hauteur, posée sur un octogone de couleur ocre, lui-même surmonté d'un tambour cylindrique en pierre brute. La vue de cet édifice lui rappela les souvenirs d'école quand, aux Beaux Arts, il avait planché sur les monuments et constructions célèbres du monde musulman. S'approchant d'un petit écriteau faiblement éclairé, il put lire les explications mises à la disposition des visiteurs.

On avait écrit : *" Ici, dans un sarcophage en néphrite repose Timur Lang dit "Tamerlan" mort en 1405 alors qu'il marchait sur la Chine avec ses deux cent mille guerriers. Son corps fut parfumé à l'essence de rose et au camphre, placé dans un cercueil décoré de perles et renvoyé - de nuit pour éviter d'alerter ses troupes - 650 km en arrière, ici, à Samarkand. Il fut enterré dans ce mausolée, construit sur son ordre pour son petit-fils mort deux ans plus tôt. On appela donc "Gour Emir" - le tombeau du souverain - ce mausolée qui se dresse devant vous. Le portail principal s'ouvre sur une cour carrée comprenant à gauche une madrasa (école coranique) et à droite un couvent derviche. L'extérieur est recouvert d'une mosaïque de briques vernissées bleu, car le bleu est la couleur du deuil chez les musulmans. Sur le fronton vous pouvez lire : "Heureux celui qui a refusé le monde avant que le monde le refuse".*

Il ne regretta pas sa petite promenade digestive. Le lieu et le monument étaient magnifiques dans le halo des puissants projecteurs donnant ces teintes douces mais contrastées aux différents volumes de l'édifice. En serpentant dans les petites

allées et entre les massifs pleins de rosiers, Julien prit son temps pour détailler ce monument qui était fermé à la visite, puis il décida de rentrer par les petites rues adjacentes.

La nuit avait maintenant enserré la ville dans sa couleur uniforme et donnait un air peu engageant aux façades des maisons vétustes, sales et en partie délabrées ; le vieux quartier du centre ville historique avait besoin d'urgence d'une bonne rénovation, pensa-t-il. C'est à peine si quelques rares ampoules anciennes distribuaient chichement une lumière suffisante pour distinguer où mettre ses pas. Incompréhensibles pour lui, les rues étroites portaient de maigres inscriptions en langue du pays. Des saloperies entassées près de quelques poubelles renversées offraient à un groupe de chats et, plus loin, à trois ou quatre chiens affamés de quoi se restaurer. Il pensa que ce quartier de la ville avait tout de l'ancien coupe gorge et cela ne l'étonna guère ; il avait assisté à ce genre de choses tant de fois en divers points du globe parcourus pour son travail: à Mexico, Shanghai ou ailleurs. Pensant qu'il n'était pas loin de son point de départ, il accéléra le pas, tourna à droite puis à gauche, déranga un chat qui cherchait sa pitance dans un sac de déchets vidé au milieu de la ruelle, écrasa enfin une crotte de chien posée là sur le sol et déboucha, enfin, sur la grande avenue.

- Merde, dit-il en regardant la semelle de sa chaussure. Ça en est... Allons, bon... sous le pied gauche il paraît que cela porte bonheur. Acceptons-en l'augure.

Il était presque arrivé.

- Comme quoi, se dit-il, les raccourcis ne sont parfois ni les plus courts, ni les plus sûrs !

Mercredi 18 avril:

Exceptionnellement, ce matin il avait pris un breakfast copieux parce qu'il s'était levé tard ; son corps n'ayant pas encore tout à fait enregistré quatre heures de décalage horaire. A sa montre, il n'était même pas cinq plombs à Paris. Le chef

Neuf ans après, lorsque Nick et Julien créèrent leur cabinet d'architecture à Paris, on pouvait lire dans les statuts que vingt pour cent des actions de la jeune Maison étaient détenues par Monsieur Maor Azoulai.

En langage commercial, cela s'appelle un renvoi d'ascenseur.

"Bzzz... Bzzz..."

Sur la table de nuit, son portable se mit à vibrer.

- Qu'est ce qu'il y a, encore.

Il regarda l'heure.

Plus de onze heures du soir. Il avait bien commencé sa nuit.

Le petit appareil disait qu'un message lui avait été envoyé. Il le lut.

- Tu dois te présenter samedi 21 à 10 heures précises au 243 Dervich Street. S.S. Maor.

-Ah ! bon, dit-il à haute voix. Et là-bas, je vois qui ? je fais quoi ?

De guerre lasse il se rendormit.

Vendredi 20 avril :

Mains derrière son dos, sac Delsey à l'épaule, il faisait les cent pas en bordure du parking de l'hôtel ; ce matin Dimitri Tarminov était en retard.

- Et alors ?

- Alors, quoi. J'étais occupé, ma moto ne voulait pas démarrer.

Tout en marmonnant, il boucla le cadenas d'une grosse chaîne autour de la roue avant et d'un gros arbre puis s'installa dans l'auto. Il semblait que l'ouzbek était de mauvais poil.

- Où vas-t-on ?

- Comme prévu, au mausolée du prophète, hors de la ville.

- C'est loin ?

- Dix bornes, à peine.

Ils partirent.

- Non, pas par là. Prends à droite. Plus loin c'est la police. Je veux pas passer devant. Tourne encore à droite. Prends la troisième à gauche, puis tout droit.

Ils firent un détour en centre ville parce que Dimitri avait des craintes.

- Qu'est ce qu'il y a ? Tu balises ?

- Non, mais moins la police me voit avec toi dans cette bagnole et mieux je me porte. On sait jamais !

- Mais on est en règle !

- Oui, mais bon... je préfère.

Un court moment de silence tomba, chacun faisant mine d'ignorer l'autre.

Neuf kilomètres plus loin, ils étaient rendus. Le petit trajet semblait avoir un peu détendu Dimitri et, avant de quitter le véhicule, Julien le questionna.

- Y a du nouveau ?

- Oui.

- Alors ?

- Je sais où est ta sœur.

- Tu l'as vue ? Elle est chez elle ?

- Mais non, chez elle il y a une famille qui y habite.

- Aahh ! C'est pour ça que je n'ai pas trouvé son appart' le jour de mon arrivée.

- Parce que tu y es allé ?

- Bien sûr ! Je voulais savoir. J'ai lu toutes les étiquettes des boîtes à lettres sans résultat. Quand on ne connaît pas la langue, c'est mission impossible.

Dimitri eut un mouvement d'épaule et balança la tête.

- Pourtant elle m'avait dit qu'elle était bien installée... à la rue Gagarine.

- Pfff!... Ça fait plus de deux mois qu'elle a été remplacée par une famille. Ils sont au moins sept ou huit à y vivre. Le père est maçon et il y a plein de gamins là-dedans.

- Mais ses affaires où...

- Les gens en ont gardé une petite partie mais il paraît que les choses les plus intéressantes ont été enlevées, j'ai pas pu savoir où elles étaient allées. Un type m'a dit que quelques unes ont même été vendues sur le trottoir à des gens de l'immeuble. Tu sais, les choses qui servent à rien, les cadres photos, les bibelots, la radio et d'autres trucs.

- Mais c'est pas possible, ça. C'était à elle !

- Et alors ? Ici, tout est possible. Y a que les vêtements qui n'ont pas été vendus. Il ont été donnés à qui les voulait bien. Le reste a été emporté avec une camionnette, les meubles et tout le tralala.

- Donc elle n'a plus rien!

- Eh ! oui. C'est comme ça. C'est comme à Paris si tu as un huissier au cul. Il te prend tout. Mais chez nous c'est pire, on ne te laisse même pas ton lit. Tu fiches le camp dans la rue, sous les ponts, si ceux qui y sont déjà te veulent bien !

- Putain, quand même, c'est pas vrai. Et maintenant ? Elle est dans les rues ?

- Non, ils sont pas fous, ils l'ont gardée.

- En prison ?

- Mais non, puisqu'elle n'a rien avoué et qu'ils n'ont pas de preuve contre elle. D'ailleurs, ce n'est pas elle qu'ils veulent mais Kharmouni. Ils s'en foutent de ta frangine.

- Alors pourquoi la retiennent-ils ?

- Elle, c'est l'appât. S'il pointe le bout de son nez pour la voir, pour une raison ou une autre, ils comptent bien lui mettre le grappin dessus pour qu'il dise où est le pognon, où il l'a planqué. Lui, par contre, il ira en tôle.

- En attendant c'est Carole qui souffre ! Où vit-elle, et dans quelles conditions ?

- Où ? Ça je sais.

- Ah, oui ? Tu sais où elle est ? On peut aller la voir ?

- Non, pas encore.

- Où c'est ?

- Dans une ferme, à trente kilomètres d'ici. On ira en repérage tout à l'heure.

- Pourquoi pas tout de suite ?

- Parce que Monsieur Privas visite. Il doit visiter. Il visite parce qu'il est venu dans ce pays pour visiter. Ne pas se faire remarquer, ne rien précipiter ; c'est la règle si tu ne veux pas avoir d'emmerdes. Tu comprends ça ?

- Bon, d'accord. Monsieur est de mauvais poil ce matin ?

- Tu me fais chier avec toutes tes questions, si t'es pas content, je te rends ton pognon et tu te démerdes seul. Okay ?

Ils arrivèrent au mausolée du prophète Daniel érigé dans un endroit charmant, longèrent un canal bordé de saules ; des canards bruyants s'ébattaient là. Ensuite ils passèrent près d'une fontaine, dite "miraculeuse", autour de laquelle des femmes venues remplir des bidons menaient grandes discussions.

Par un escalier en pierre, ils arrivèrent sur un large espace plat au milieu duquel trônait le mausolée de Daniel.

Sa particularité est d'abriter le cercueil contenant le cadavre du prophète qui grandit sans cesse ; tant et si bien qu'à ce jour il mesure plus de 15 mètres de long. Régulièrement, on allonge donc le cercueil mais aussi le bâtiment qui le contient. C'est une chose étrange dans les croyances, comme une anomalie de vie ou de mort, qui convient à certains croyants venant ici pour faire trois fois le tour du cercueil en récitant des prières et des litanies. Daniel étant vénéré par les trois religions principales, chrétienne, juive et musulmane, on ne peut donc s'étonner de voir des pèlerins - femmes surtout - accrocher des bouts de tissus au plus vieux des arbres nombreux entourant le mausolée. Celui qui fait ce geste demande la réalisation d'un vœu: s'il est exaucé, alors il lui faudra revenir, dénouer et détacher le morceau de tissu et le laisser s'envoler au gré du vent en disant des prières.

Julien visita le lieu comme tout un chacun, sans faire de commentaire, considérant qu'il ne s'agissait que de superstition.

pour reproduire avec patience, sur papier, les formes qu'il avait découvertes sur le mur. Il avait installé son pied photographique et prenait régulièrement des clichés au fur et à mesure que se précisaient les contours de ce qu'il pensait être une inscription.

De prime abord, avec Géraldine ils avaient pensé qu'il s'agissait sans doute d'une quelconque inscription gravée durant la seconde guerre mondiale. Des résistants s'étaient-ils cachés là ? des juifs, peut-être ? ou bien des jeunes hommes refusant de partir au travail obligatoire ? comme l'avait montré un film qu'ils avaient vu récemment à la télévision dans les "Carnets de l'Histoire " .

Non, cela était plus ancien.

Julien distinguait très lisiblement sur une pierre large, presque à l'angle du mur :

Com p a h n

mais rien sur la pierre du dessous.

C'est lorsqu'il tourna le projecteur, afin que la lumière vienne frapper l'angle de l'autre mur, qu'il distingua sur une petite pierre, une gravure émaillée

d e l

Il passa alors ses mains délicatement sur les autres pierres de la même rangée mais ne distingua rien. La rangée du dessus offrait une pierre plate, un peu plus large , d'un gris pisseux sur laquelle il sentit bien que quelque chose avait été gravé. Avec mille précautions, il frota, nettoya du bout des doigts pour découvrir les contours de trois lettres. L'outil employé ne devait pas être très large du bout mais pointu car la gravure était triangulaire, s'enfonçant plus profondément dans le calcaire. Un couteau, un poignard, une épée ? Maintenant il était persuadé qu'il tenait le bon bout, délicatement, au pinceau, il frota. En se reculant, dos contre le mur opposé, il pouvait maintenant distinguer :

J a y

Il photographia le tout, remonta voir Géraldine. Demain il continuerait, sans aucun doute.

Que pouvaient signifier ces lettres ? De quand dataient-elles ? Qui les avait gravées ? Ensemble ils se creusèrent l'esprit

durant toute la soirée. L'ordinateur et les différents programmes qu'ils utilisèrent ne leur furent d'aucun secours. Il téléphona même à son cher ami Alain qui lui répondit qu'il n'était pas spécialiste des devinettes et lui conseilla d'aller interroger quelqu'un d'autre, en l'occurrence : le curé du village.

- C'est une bonne idée, dit-il.

- Ça m'étonnerait qu'il arrive à trouver la solution, dit GÉGÉ, cela ne ressemble guère à du latin !

- J'irai le voir demain. J'en ai marre. Allez... au lit.

Il n'y demeura que peu de temps. Ladi réclama sa tétée au milieu de la nuit ; dans le premier sommeil de ses parents.

- Zut, dit-il. Je rêvais qu'un chevalier de la table ronde m'aidait à graver le nom du roi Louis XVI sur le mur de l'ancienne clède !

- Tu pourrais choisir de faire des rêves plausibles, lui dit en riant Géraldine.

- Pourquoi... Tu les choisis, toi, tes rêves ?

- Oui, c'est pour cela que je rêve toujours de toi.

Elle l'embrassa et il se rendormit.

Le Dieu des saisons avait encore ajouté un fagot dans son four ; il faisait encore plus chaud que la veille. Il s'en alla voir le curé puisqu'au téléphone celui-ci lui avait dit de venir vers deux heures.

- Alors, Monsieur Privas ; le bon élève est en panne ?

- Non, en carafe, Monsieur le curé.

Il lui présenta sur une feuille de papier l'énigme à déchiffrer. L'homme d'Eglise prit la feuille, et fit une grimace. Ce n'est pas parce que l'on est curé que l'on est plus ou moins intelligent que les autres, pas vrai ?

Com p a h n del J a y

- C'est du parler du pays, ça.

- Sans doute mais ça dit quoi ?

- Le "del" n'est pas difficile ; c'est "du".

Assis à sa table, le prêtre réfléchit longuement, prit un crayon, fit un gribouillage de lettres abstraites tout enregar-

dant le plafond de temps en temps. Julien se creusait les méninges sans résultat. Puis le curé se tourna vers lui.

- Par déduction je dirais que le premier mot m'a tout l'air d'être ou bien "coupagnoun" ou mieux encore "companhon".

- Donc celui qui a écrit cela serait un "compagnon du ..." ajouta Julien.

- Je crois.

- Oui, bon... admettons. Mais compagnon de qui ? C'est ce qui m'échappe.

- En effet, qui peut se prévaloir dans le coin d'un nom commençant par un "J" et ayant un "Y" ?

- Je n'en connais pas, Monsieur le curé.

- Toute l'énigme est là, cher ami. Laissez-moi cela, je vais prendre le temps de réfléchir et je vous dirai quelque chose. Sinon, vous pourrez toujours faire venir des historiens spécialistes !

- Holà ! moun Diou... je n'irai pas jusque là, dit Julien en riant.

Ils partagèrent une bouteille de Badoit bien fraîche en parlant de tout et de rien, mais aussi de la réparation du toit de l'église qui avait été parfaitement réalisée par le jeune entrepreneur local.

- La maison du Seigneur est toujours en construction dit le curé. Il faut veiller sur elle. Je vous apporterai le résultat de mes recherches, lui dit-il et j'en profiterai pour faire la connaissance de votre nouveau-né. Comment s'appelle-t-il ?

- Ladi.

- Ah ! comme Ladislas, le diminutif des rois polonais ?

- Vous savez cela, vous ?

- Bien entendu. Mes arrières grands parents sont venus de Pologne. De Sulkowice, à 25 kilomètres de Krakow. Je vous parle de bien longtemps, vous savez ? Un siècle !

- Mais vous portez un nom français !

- Et alors ? Ma mère est née Wolicki et a épousé un Chapon. Comment voudriez-vous que je me nomme ?

- Bien sûr, Monsieur le curé... suis-je bête !

- Mais non, seulement perturbé par votre découverte. Allez ; adissias.

- Adissias.